



Article scientifique

Article

2014

Published version

Public access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

---

## La grammaire de la durée. Henri Bergson et Gustave Guillaume

---

Podoroga, Yulia

### How to cite

PODOROGA, Yulia. La grammaire de la durée. Henri Bergson et Gustave Guillaume. In: Revue philosophique de Louvain, 2014, vol. 112, n° 1, p. 55–73. doi: 10.2143/RPL.112.1.3019227

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:36784>

Publication DOI: [10.2143/RPL.112.1.3019227](https://doi.org/10.2143/RPL.112.1.3019227)

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Last deposit update in Archive ouverte UNIGE on 17.06.2025 15:25

## La grammaire de la durée Henri Bergson et Gustave Guillaume

---

Tout dans le langage est mécanique, automatique, mais ce mécanisme à l'état naissant est la conception du verbe, l'avènement du logos, la genèse du sens qui est à lui-même son propre devenir. (E. Ortigues)

On trouve chez Bergson sinon une théorie du moins une réflexion, assez déployée, sur le langage, sa nature et son fonctionnement. Bien que l'on soit assez vite porté à croire que cette réflexion se réduit strictement à une critique du langage, ou en tout cas à une délimitation de son champ d'application, je me propose dans cet article de voir si la conception bergsonienne de la durée n'implique pas une tentative d'introduire une nouvelle compréhension du langage, ou au moins un certain usage qui prendrait en compte la structure temporelle de la réalité<sup>1</sup>. Pour cela la confrontation avec la théorie psycholinguistique de Gustave Guillaume est d'une importance capitale, puisqu'il s'agit du premier linguiste à mettre directement et explicitement le langage en rapport avec le temps.

Un souci traverse en effet les livres<sup>2</sup> de Bergson: une fois plongé dans la durée (opération de pensée qu'il invite à pratiquer systématiquement)<sup>3</sup>, comment faire en sorte que de pouvoir la penser sans l'objectiver?

<sup>1</sup> En ce qui concerne la critique bergsonienne du langage et ses implications pour la linguistique et la philosophie du langage, on se référera à l'ouvrage collectif *Henri Bergson: esprit et langage* (2001), éd. C. Stancati, D. Chiricò, F. Vercillo, voir notamment, l'article de M. De Palo «Bréal, Bergson et la question de l'arbitraire du signe» (p. 241-254), ainsi que celui de F. Vercillo «“Les mots sont nos ennemis”. Le langage dans l'Essai de Bergson et dans l'interprétation de Prezzolini» (p. 281-298).

<sup>2</sup> Nous adoptons les abréviations suivantes des œuvres de Bergson: DI – *Essai sur les données immédiates de la conscience*; MM – *Matière et Mémoire*; EC – *L'évolution créatrice*; PM – *La pensée et le mouvant*.

<sup>3</sup> Dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, où cette injonction apparaît le plus clairement, elle est contenue dans la définition par laquelle Bergson introduit la durée: «La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs. Il n'a pas besoin, pour cela, de s'absorber tout

Comment tromper le langage qui fait que notre pensée subit inévitablement à chaque fois une spatialisation discursive? Rappelons que la méfiance bergsonienne envers le langage provient de sa conception de la durée pure, qu'il s'agit pour Bergson, dès son premier livre, d'aller chercher par delà le langage abstrait, le langage quotidien, ainsi que le «langage» de la science – celui de la mesure. Le temps n'a pas de forme d'expression propre, et pour se dire, il est réduit à emprunter à l'espace des structures toutes faites d'organisation et de séparation<sup>4</sup>. Même si le temps est pensé comme succession, c'est une succession divisible à volonté, consistant en périodes de durée variable. L'expérience concrète et chaque fois unique du temps, du temps qui passe et qui nous transforme, est dissipée dans les généralisations et abstractions propres aux structures de notre langage. Le langage est un produit de l'intelligence adaptée à réfléchir sur l'inorganisé, alors que le vital, le changeant, le devenir pur lui échappe. Seule l'intelligence a le privilège d'avoir un langage, et tout ce sur quoi elle n'a pas prise se dépose dans le champ du non-dit, quoique vécu et pas moins réel, et même peut-être plus réel, que ce qui est susceptible de rentrer dans les formes figées du langage, d'être énoncé. L'intuition qui serait, selon Bergson, une autre manière de connaître la réalité est donc privée de langage propre.

Puisque le champ intuitif de la connaissance représente une large part de notre expérience, à défaut de *l'exprimer*, le langage ne peut que procéder à son *imitation*. Ainsi spatialisé le temps «n'est plus la réalité même [...], mais seulement une imitation du réel» (EC, p. VII). Or, on ne peut imiter que ce qui se répète, et qui se prête ainsi à l'abstraction: «C'est pourquoi nous disons que la répétition qui sert de base à nos généralisations est essentielle dans l'ordre physique, accidentelle dans l'ordre vital» (EC, p. 232). La vie comme création, comme production de la nouveauté ne se prête pas à l'imitation. Lorsqu'on imite, on analyse ou divise en segments pour pouvoir mieux imiter. Imiter l'organisé par l'inorganisé s'apparente au travail de mosaïque, dit Bergson ailleurs dans *L'évolution créatrice*. Tout se passe comme si on décomposait l'expérience

entier dans la sensation ou l'idée qui passe, car alors, au contraire, il cesserait de durer [...]» (DI, p. 74-75).

<sup>4</sup> Car l'espace est un principe de séparation, précise Bergson dans *l'Essai*: «il n'y a guère d'autre définition possible de l'espace: c'est ce qui nous permet de distinguer l'une de l'autre plusieurs sensations identiques et simultanées: c'est donc un principe de différenciation autre que celui de la différenciation qualitative, et, par suite, une réalité sans qualité» (DI, p. 70-71).

en toutes petites parcelles pour reconstruire ensuite le tout. L'imitation peut aller à l'infini, car on ne pourra jamais aboutir à une parfaite image de la réalité: elle se fera de plus en plus précise et différenciée, mais jamais elle n'atteindra le Tout simple et indivis. Le langage fonctionne de façon analogue. Il commence par distinguer le moi et les états qui s'enchaînent en lui, en les fixant sous formes de catégories grammaticales, mais il échoue à reconstituer cette réalité à laquelle la construction grammaticale et syntaxique de la phrase se réfère. Ainsi

[...] on obtient une imitation artificielle de la vie intérieure, un équivalent statique qui se prêtera mieux aux exigences de la logique et du langage, précisément parce qu'on en aura éliminé le temps réel. Mais quant à la vie psychologique, telle qu'elle se déroule sous les symboles qui la recouvrent, on s'aperçoit sans peine que le temps en est l'étoffe même. (EC, p. 4)

Bergson semble donc séparer de façon définitive la pensée et le langage, comme si le langage ne devait rien à la pensée et la pensée pouvait exister suspendue dans le néant de la parole, dans le pur spirituel. Cette position qui incite à ranger Bergson parmi les dualistes les plus intransigeants, admet, cependant, des nuances. Bien que le chemin le plus droit vers l'expression de la durée doive partir de la durée elle-même, de la pensée *en* durée, qui garantisse autant que faire se peut l'immanence de la parole à la pensée (au moyen des images, des métaphores, etc.), on peut bien imaginer un parcours inverse: chercher dans le langage et ses structures propres quelque chose de la durée, «l'empreinte de ses dents», comme l'écrit Bergson dans l'une de ses descriptions souvent très anthropomorphiques de la durée. Chercher donc un possible langage de la durée en détournant notre langage ordinaire des buts d'abstraction, en remontant, comme dit Bergson dans *Matière et mémoire*, avant le tournant de l'expérience qui dote notre langage d'une fonction précise, avant tout communicationnelle, en allant donc droit au moment de sa naissance, avant que ses formes trop rigides se soient constituées. En effet, dans un passage de *L'évolution créatrice* où Bergson parle de la parfaite cohérence entre les représentations de l'intelligence et les formes de leur expression dans le langage, il semble pointer l'existence d'une face cachée du verbe:

[...] l'esprit s'arrange pour prendre des vues stables sur l'instabilité. Et il aboutit ainsi [...] à trois espèces de représentations: 1° les qualités, 2° les formes ou essences, 3° les actes.

À ces trois manières de voir correspondent trois catégories de mots: les *adjectifs*, les *substantifs* et les *verbes*, qui sont les éléments primordiaux du langage. Adjectifs et substantifs symbolisent donc des *états*. Mais le verbe

lui-même, si l'on s'en tient à la partie éclairée de la représentation<sup>5</sup> qu'il évoque, n'exprime guère autre chose. (EC, p. 303)

Si les substantifs et les adjectifs se rapportent à des états désignant, dans le premier cas, des formes et, dans le deuxième, des qualités, le verbe qui se réfère aux actions n'en exprime pas moins un état, du moins en ce qui concerne la représentation d'une action entièrement réalisée et donc susceptible à être fixée en tant qu'état. La clause introduite par le «si» suggère qu'à côté de la «partie éclairée» il existe une face obscure du verbe qui échappe à toute représentation. En accordant au verbe le rapport privilégié avec le temps et sa durée, nous tâcherons d'explorer cette zone invisible du verbe qui semble rester au plus près de l'action se faisant.

Une analyse critique du langage et de sa structure permettrait de découvrir un plan langagier directement lié au temps et à sa représentation dans le langage que Bergson a manqué de prendre en compte, en tout cas de façon explicite. On doit à Gustave Guillaume cette découverte importante: le temps se trouve à l'origine de la puissance de formalisation propre au langage<sup>6</sup>. Pour comprendre en quoi elle permet d'éclairer la conception du langage sous-jacente à la philosophie de Bergson, il est important maintenant de prendre le temps de développer en détail plusieurs aspects de la psycholinguistique de Gustave Guillaume.

Dans *Temps et verbe*, expliquant les objectifs de sa recherche, Guillaume pointe sur la nécessité de remonter du temps linguistique construit, avec ses formes grammaticales, vers le temps psychique de sa construction dans l'esprit, le temps de la «pensée pensante» qui crée «la pensée pensée» et qui est ainsi antérieur au langage exprimé. La linguistique contemporaine ne cesse de confondre le «fait du discours ressortissant à la momentanéité de l'acte d'expression et [le] fait de langue ressortissant à la permanence des représentations dont se recompose le langage institué: c'est-à-dire la langue» (TV, p. 268)<sup>7</sup>. La distinction entre la langue et la parole étant cruciale, Guillaume affirme, en outre: «atteindre la réalité linguistique, c'est référer les actes d'expression dont le discours est l'opérateur aux actes de représentation auxquels la langue doit son institution dans l'esprit» (Guillaume G., 1965, p. 268). Il propose donc de se détourner du plan fixe,

<sup>5</sup> Je souligne – IP.

<sup>6</sup> On peut trouver l'exposé détaillé et l'évaluation des idées guillaumiennes chez Edmond Ortigues dans *Le discours et le symbole*. Cf., notamment, p. 99.

<sup>7</sup> Pour les ouvrages de Guillaume nous établissons désormais les abréviations suivantes: TV (*Temps et verbe*, suivi de *L'architecture du temps dans les langues classiques*); et LSL (*Langage et sciences de langage*).

construit, du langage (étudié par la linguistique traditionnelle) pour aller en chercher les structures internes qui échappent à l'observation directe, mais qui sont en charge de réactiver constamment ce lien avec le temps qui préside au déploiement effectif de chaque verbe dans le discours. Pour autant que le langage, à travers le verbe, ait affaire avec le temps, comme le soutient la majorité des linguistes, il n'est pas soumis à la simple *expression* du temps dans les formes grammaticales. «Pour qu'il y ait verbe [...] il faut qu'il y ait genèse de la représentation du temps» (Ortigues E., 1962, p. 131), écrit Edmond Ortigues à propos de Guillaume.

Afin d'établir le lien entre ces deux plans, celui de la langue (plan puissanciel) et celui du discours (plan effectif), Guillaume introduit le concept de «temps opératif» qui correspond à l'engendrement de l'image-temps dans la pensée. Cette découverte capitale permet de dégager une temporalité propre au langage lui-même. Dès lors, le langage et la pensée ne sont plus considérés comme des structures toutes faites, mais comme des phénomènes qui possèdent leur mode d'apparition propre. Le temps est désormais la condition *sine qua non* de la constitution du langage et ainsi se trouve déjouée la dichotomie saussurienne de la langue et de la parole. Le temps opératif désigne un ordre de progression dans le langage:

[il] correspond à un étagement de l'entier du langage sur deux niveaux opératifs: un niveau précoce où le langage n'a qu'une existence virtuelle, non observable directement, et un niveau tardif, où le langage est doté d'une existence effective, seule accessible à l'observation directe. (TV, p. XV)

Le temps opératif se manifeste de la façon la plus évidente dans «le système [...] de la représentation grammaticale du temps» (TV, p. XIV), constitué par les temps, les modes et les aspects. Si l'on considère les temps grammaticaux, le passé, le présent et le futur, on n'a affaire qu'aux temps déjà construits, déjà formés. En revanche, c'est dans le processus que Guillaume appelle la «chronogenèse» qu'il est possible de suivre la constitution de l'image-temps dans la pensée, d'en obtenir «une connaissance intrinsèque» (TV, p. 8).

#### LA NOTION DE CHRONOGENÈSE

À l'origine de la conception de la chronogenèse se trouve une autre découverte majeure de Guillaume, celle d'un rapport d'antériorité qui dépasse la simple chronologie des époques temporelles: présent, passé et futur. La pensée a une représentation du temps qui passe par les modes

plutôt que par les époques, sur une échelle d'actualisation et non plus de présentification (ou de devenir présent). Notamment, le mode subjonctif se veut antérieur à l'indicatif, comme le montre l'exemple suivant devenu classique pour expliquer la psychosystématique du langage guillaumien: «*Si vous le faites et qu'il s'ensuive un accident, on vous en tiendra rigueur*» (TV, p. 49)<sup>8</sup>. Le verbe employé avec «si» est à l'indicatif, tandis que celui qui suit «que» est au subjonctif. Comment expliquer cette spécificité d'usage? Les deux parties de la phrase expriment une hypothèse et sont donc sémantiquement équivalentes. Cependant, le changement de mode fait que l'on passe de la *supposition* de l'existence des choses, introduite par la particule «si», à la *position* de cette existence par la particule «que». Lorsqu'on la *suppose*, l'hypothèse est en état actuel, alors que si on la *pose* en tant qu'hypothèse, elle devient quelque chose de positif en soi et en même temps virtuel ou antérieur comme acte de pensée par rapport à la supposition introduite par la particule «si»:

*Si vous le faites*, c'est l'actualité d'une hypothèse; *qu'il s'ensuive*, l'hypothèse d'une actualité; c'est-à-dire au fond la même idée, mais soumise à un mouvement de pensée différent, l'hypothèse étant, dans le premier cas, un élément de vision (une chose regardée) et dans le second cas un élément de visée (une chose regardante). (TV, p 50)

Guillaume en vient à introduire une échelle chronologique allant du virtuel à l'actuel – chronologie modale donc. Ce processus, il l'appelle la chronogenèse. La chronogenèse, graphiquement représentée par une ligne continue verticale ou longitudinale, est un mouvement de la pensée dans le temps qui se déroule dans la direction de la spatialisation (actualisation de l'image-temps) et aboutit à la naissance des époques temporelles (passé, présent, futur), à la représentation complète du temps dans les structures grammaticales du langage. Sur cet axe chronogénétique Guillaume distingue trois phases d'accomplissement ou de réalisation de l'image-temps. Ces trois phases ou chronothèses se présentent comme autant d'arrêts ou de coupes qui *interceptent* le courant de temps en voie de spatialisation: une coupe initiale qui «marque dans la chronogenèse une saisie de résultat précoce et, en quelque sorte, anticipée»; une coupe médiane «qui marque une saisie de résultat moins précipitée» et une coupe finale: lorsque «le phénomène de la spatialisation est interrompu *in extremis*» (TV, p. 24). Si l'on considère le processus de chronogenèse selon ces trois coupes-types (en réalité on peut en imaginer beaucoup

<sup>8</sup> Je souligne – IP.

plus, mais celles-là peuvent être décelées plus facilement, car elles ont pour équivalent les catégories verbales existant dans le langage), à chaque fois qu'on s'y réfère, on retient et diffère le processus de l'accomplissement de l'image-temps, on ajourne son aboutissement dans le discours. En conséquence, la chronothèse ne contient pas un état stable et achevé d'un mouvement, car dans ce cas-là elle marquerait la fin du processus chronogénétique, mais signale comme un ralentissement du mouvement général dont elle conserve une parcelle et la développe selon son rythme particulier. Ainsi, Guillaume distingue entre trois chronothèses ou axes chronothétiques qu'il nomme: *in posse* (en puissance), *in fieri* (en devenir) et *in esse* (en réalité). Le temps retenu dans chacune de ces formes est par cela même individualisé ou personnalisé.

Cette individualisation ou indication grammaticale, comme dit encore Guillaume, passe par la catégorie du *mode*. Pour le temps *in posse* il s'agit du mode nominal (ou quasi-nominal, comme il l'appellera plus tard) avec ses deux formes: l'infinitif et le participe. Au temps *in fieri* correspond le mode subjonctif et au temps *in esse* le mode indicatif. Mais à l'intérieur de chaque mode, l'image-temps se profile et se nuance différemment et prend pour cadre analytique une des catégories sémantiques associées au verbe: tantôt les aspects, tantôt les modes, tantôt les époques. Aspects, modes et époques ne sont pas des phénomènes de nature différente, comme le veut la grammaire traditionnelle, mais «se réfèrent [...] aux phases internes d'un phénomène de nature unique: la chronogénèse» (TV, p. 11). Ce n'est pas, soulignons-le, le passage d'un temps grammatical à l'autre qui intéresse Guillaume, mais l'actualisation d'un temps au départ virtuel, son devenir actuel, qui relève de la représentation du temps dans la pensée.

Chaque chronothèse, selon son mode propre, concourt différemment à la réalisation et l'individualisation de la forme verbale correspondante. Dans le mode nominal, le verbe se spécifie selon les aspects (simple et composé<sup>9</sup>) et se détermine à l'égard de sa *tension*. Dans le mode subjonctif, c'est le caractère hypothétique, plus ou moins virtuel du verbe qui prime; le verbe peut revêtir deux formes temporelles (le passé et le présent), dont chacune se décline, respectivement, selon les deux aspects. Dans le mode indicatif, enfin, le verbe se réalise en trois époques temporelles: présent, passé et futur. Toute multiplication en aspects et époques grammaticales faite, ce mode donne au total un système de dix constructions qui

<sup>9</sup> Pour reprendre l'exemple de Guillaume, ces quatre formes sont: finir, finissant, avoir fini et ayant fini.

correspondent à l'image entièrement réalisée du temps. Selon la structure de *Temps et Verbe*, la théorie des aspects est étudiée en rapport avec le temps *in posse*, la théorie des modes avec le temps *in fieri* et la théorie des temps ou des époques avec le temps *in esse*. En effet, le temps en puissance ne se réalise qu'à travers la différence des aspects; le temps en devenir ne devient qu'à travers cette opération de suspension modale (dans le subjonctif) qui empêche sa complète réalisation; le temps effectif, en réalité, se caractérise par le système complexe de structures temporelles dont la diversité est avant tout assurée par la complète réalisation des époques temporelles. On peut dire qu'à chaque chronothèse correspond une forme grammaticale privilégiée (respectivement: aspect, mode et temps) selon laquelle s'accomplit le plus pleinement l'image-temps correspondante.

La chronologie selon les aspects se déroule en *profondeur*, car elle donne une perspective temporelle sans sortir de l'image intérieure du temps, c'est-à-dire que la temporalité est contenue immédiatement dans l'image verbale. Elle retient le temps dans ses rapports d'antériorité et de succession sans quitter le plan temporel uni. Si l'on compare avec une chronologie qui procède par époques (relatif au temps *in esse*), on verra que la séquence des époques constitue une succession chronologique en *surface* (plane), c'est-à-dire purement spatiale et qui prend le forme d'une ligne dans notre représentation. Avec le temps *in posse* nous sommes toujours sur le plan temporel pur, avec un degré de spatialisation minimal. Si maintenant l'on compare la chronologie des aspects avec la chronologie modale, on verra alors que dans la théorie des aspects, le verbe est envisagé en tant que tel, avec l'image-temps qu'il porte en soi et qu'il réalise. Le mode s'émancipe, pour ainsi dire, du verbe et n'exprime qu'une façon particulière de l'esprit de se rapporter à ce verbe. C'est donc une visée extérieure au verbe. Par exemple, les formes nominales de marcher, manger, travailler, etc., véhiculent l'image de l'action projetée et rien de plus. C'est une action que je compte accomplir, et avant le début de son accomplissement elle reste dans l'état de pure virtualité. Sur la ligne de transition entre le temps *in posse* et le temps *in esse* le temps *in fieri* représente une coupe ou une interception qui retarde la réalisation immédiate de l'image verbale. Des verbes comme regretter, douter, vouloir, etc., qui requièrent l'usage du subjonctif, véhiculent l'image d'une action seulement possible. «Le problème du mode est essentiellement un problème de visée» (TV, p. 30), déclare Guillaume, c'est-à-dire de la capacité de l'idée d'atteindre son but. «Le mode, rajoute Guillaume plus loin, est fonction du contact ou du non-contact de la visée avec l'actualité» (TV, p. 37). Le subjonctif

est un mode temporel qui n'atteint pas l'actualité du présent. En conséquence, le mode nominal précède le mode subjonctif, car l'opération de pensée qui le porte reste à l'intérieur de l'image verbale, n'a donc aucune visée extérieure à elle. En revanche, lorsqu'un verbe se conjugue selon les modes et selon les époques, dont chacune *situe* cet événement dans un temps défini, l'image du temps se détache, pour ainsi dire, du verbe pour y faire place à d'autres idées qui le traversent.

Intéressons-nous maintenant de près au temps *in posse*, par définition virtuel, et à la théorie des aspects que Guillaume élabore à son égard, car c'est bien là que nous touchons aux origines psychologiques de la langue, ce qui permet de rapprocher la représentation première de la langue avant toute expression figée de la durée pure de Bergson.

#### TEMPS *IN POSSE* ET LA THÉORIE DES ASPECTS

Le verbe est une catégorie grammaticale qui contient naturellement une représentation du temps en soi. La formation dans l'esprit de l'idée de temps, de l'image-temps, commence par une image verbale toute simple. À ce stade, «l'idée de temps que le mot emporte avec soi [...] fait partie intégrante de sa signification» (TV, p. 15). Si Guillaume appelle ce mode quasi-nominal, c'est que le verbe à l'infinitif tout en faisant partie du verbe, peut avoir une fonction nominale. Ce verbe ne se conjugue pas et ne peut pas être prédicat, car il ne se rapporte pas à un sujet. Il n'est donc capable d'aucune référence, ce qui lui interdit également d'avoir un déterminant<sup>10</sup>. L'infinitif «ne peut se dire que de ce qu'il signifie» (LSL, p. 251). Ce mode qui correspond à l'image-temps non-accomplie (le temps *in posse*) se tient au plus près de la langue, en étant en même temps au plus loin de sa réalisation en parole.

Le temps *in posse* renferme deux formes nominales: l'infinitif et le participe, dont chacune peut prendre l'aspect simple ou l'aspect composé<sup>11</sup>. C'est entre ces deux formes principalement que se joue la

<sup>10</sup> Cf. à ce sujet l'explication de Hervé Curat: «À cette potentialité de la référence temporelle de quasi-nominal, répond celle de *huitres* dans une fourchette à huitres, qui pose une fourchette, mais pas d'huitres» (Curat H., 1999, p. 328).

<sup>11</sup> Il faut distinguer entre l'aspect grammatical dont s'occupe ici Guillaume et l'aspect lexical du verbe. Par exemple, en langue russe, les modifications au niveau lexical, l'ajout d'un préfixe caractéristique au verbe, apportent des modifications sur le plan grammatical: la distinction entre aspect perfectif et imperfectif.

différence des aspects. Dans *Temps et verbe*, Guillaume définit cette différence par le passage du verbe de sa *tension* initiale, déterminé par le temps qu'il comporte intérieurement vers sa *détension* qui correspond à la réalisation du verbe, à l'épuisement donc de sa charge temporelle. Grammaticalement c'est le passage de la forme simple à la forme composée du verbe via son participe: marcher (aspect tensif) – marchant (aspect tensif/extensif juxtaposés) – ayant marché (détension). Or la dernière forme de participe passé complètement extensive et représentant donc une image morte du temps peut être encore relancée par la création d'un nouveau verbe, surcomposé: avoir eu marché, d'aspect bi-extensif qui «sert à renouveler la tension du verbe au moment où elle expire» (TV, p. 20) en introduisant un nouvel infinitif: avoir.

Dans «Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe. Esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect» (1933), Guillaume interroge la nature de l'aspect, «les causes psychologiques qui en ont déterminé, maintenu et renouvelé l'existence dans les conditions évolutives et révolutives les plus diverses et les plus adverses» (LSL, p. 47). Il se propose de démontrer la nature de l'aspect à partir de la nature du verbe en tant que tel. Il cherche les origines de la différenciation de l'aspect dans la structure du verbe et en donne la définition suivante: «Le verbe est un sémantème qui *implique* et *explique* le temps» (LSL, p. 47). Le temps impliqué est inhérent au verbe et ne peut s'articuler que selon les aspects (simple ou composé), il est indivisible. Le temps expliqué est extérieur au verbe, car il se divise en époques définies: passé, présent, futur. En l'occurrence, au lieu de parler du temps *in posse* et du temps *in esse*, il propose le couple antithétique du temps impliqué et du temps expliqué, et le fait coïncider avec la distinction entre l'aspect et le temps. Or, si l'on procède plus loin dans l'analyse, on verra que le couple temps impliqué/temps expliqué remonte à une autre distinction constitutive qui elle a ses racines directement dans notre représentation psychologique du temps. Nous percevons le temps comme immanent: le temps qui nous appartient fuit, s'en va: «tout ce qui est, fuit» (LSL, p. 49, note 11); ou bien comme transcendant: le temps dont nous ne disposons pas, qui nous vient. Considéré du point de vue de la théorie de l'aspect, les formes simples du verbe revêtent l'aspect immanent, les formes composées l'aspect transcendant. Considéré du point de vue de la théorie des époques (du temps *in esse*): le temps immanent est celui «qui a atteint l'être» (LSL, p. 49); ce temps est figuré par les formes du présent et de l'imparfait. Le temps transcendant, par contre, n'a pas encore atteint l'être, il arrive seulement. Il est exprimé par

les formes du futur et de l'aoriste. Le temps impliqué a son point de départ dans le présent, c'est le temps que nous ressentons, que nous vivons, mais son sort est de fuir, de se décaler dans le passé. Tandis que chaque moment qui vient relayer le moment présent, nous arrive depuis le futur, depuis ce temps que nous ne pouvons que projeter, sans pouvoir y participer. Ces deux temps avec leur caractère de *décadence* et *d'incidence* respectifs sont de nature qualitativement différente.

Ainsi cette différence constitutive entre le temps immanent et le temps transcendant sous-tend la théorie des aspects. Car le verbe peut *impliquer* autant le temps immanent que le temps transcendant. En impliquant le temps immanent le verbe obtient l'aspect indéterminé, car il lui manque le futur. En impliquant le temps transcendant, qui est un temps parfait, achevé, doté de toutes les dimensions temporelles, il devient d'aspect déterminé.

La chronologie des aspects rapporte toutes les formes verbales quel que soit leur mode ou leur temps, à la dimension *processuelle* que le verbe contient en lui. C'est un trait grammatical en rapport direct avec l'image du temps, car sa fonction est de caractériser le procès que le verbe exprime du point de vue de son déroulement. Dans la mesure du possible, fait remarquer Guillaume, la pensée préfère ne pas changer d'époque là où le changement d'aspect suffit: «il importe beaucoup pour elle [la pensée] de pouvoir concentrer toutes les relations qu'elle veut mettre en lumière dans le champ étroit, et conséquemment d'époque unique, de la conscience actuelle» (TV, p. 23). Ceci permet «d'exprimer le passé sans quitter du regard le présent» (TV, p. 23), de retenir donc une certaine durée de l'événement<sup>12</sup>.

#### LA STRUCTURE DU DEVENIR

Comment ces considérations s'articulent-elles à l'interrogation de Bergson sur le rapport du langage à la durée? Le problème rencontré par

<sup>12</sup> Pour illustrer la distinction entre deux types de relation temporelle, exprimée d'une part par la différence d'aspect et, d'autre part, par la différence d'époque, reprenons les exemples de Guillaume: «Dès qu'il a déjeuné, il s'en va» et «Dès qu'il déjeuna, il s'en va». La première phrase composée signale le changement d'aspect qui indique le rapport d'antériorité entre «a déjeuné», action passée et «s'en va», action présente. Pourtant l'époque est la même. Dans la deuxième phrase, à supposer que cette structure grammaticale existe, il y a changement d'époque: entre le passé simple de «déjeuna» et le présent de «s'en va».

Bergson consiste dans l'impossibilité, en acceptant de penser, comme il le demande, «en durée», de trouver une forme langagière convenable pour qu'y puisse se dire le phénomène de la durée. La pensée et le langage sont pour Bergson incommensurables: tant la richesse de la pensée en durée déborde et dépasse les minces moyens expressifs de langage dont on dispose. Cependant cet excursus dans les écrits de Guillaume permet de déceler une chose à quoi l'on ne fait pas habituellement attention.

Rapportons-nous à un passage de Bergson tiré de *L'évolution créatrice*, où il dénonce, sur un exemple concret, un décalage déroutant entre le *sens* réel (temporel) d'un énoncé et la *signification* (fausse) qu'il prend une fois déposé dans les structures grammatico-syntaxiques du langage.

Quand nous disons «l'enfant devient homme», gardons-nous de trop approfondir le sens littéral de l'expression. Nous trouverions que, lorsque nous posons le sujet «enfant», l'attribut «homme» ne lui convient pas encore, et que, lorsque nous énonçons l'attribut «homme», il ne s'applique déjà plus au sujet «enfant». [...] La vérité est que, *si le langage se moulait ici sur le réel*, nous ne dirions pas «l'enfant devient homme», mais «il y a devenir de l'enfant à l'homme». Dans la première proposition, «devient» est un verbe au sens indéterminé, destiné à masquer l'absurdité où l'on tombe en attribuant l'état «homme» au sujet «enfant». [...] Dans la seconde, «devenir» est un sujet. Il passe au premier plan. Il est la réalité même: enfance et âge d'homme ne sont plus alors que des arrêts virtuels, simples vues de l'esprit [...]. Mais la première manière de s'exprimer est seule conforme à nos habitudes de langage [...] (EC, p. 312. Je souligne – IP).

[...] C'est qu'il y a *plus* dans la transition que la série des états, c'est-à-dire des coupes possibles, *plus* dans le mouvement que la série des positions, c'est-à-dire des arrêts possibles. (EC, p. 313)

La phrase «l'enfant devient homme», quant à son *sens*, est absurde. L'enfant ne peut pas devenir homme, car ce qui est ainsi en devenir, n'est plus un enfant, et pas encore un homme. La construction est donc fautive, car elle ne reflète strictement pas ce qui est véritablement signifié dans la phrase. En réfutant cette construction syntaxique, Bergson rejette le verbe qui incorpore l'expression de la personne. Le verbe ici au lieu d'exprimer le temps, le «masque» par son aspect indéterminé – «devient». Le verbe d'état ou le verbe attributif n'est pas effectivement une dénomination très heureuse, car dans le cas de «devenir», contrairement à d'autres verbes d'état, comme demeurer, sembler, s'appeler, etc., il s'agit sinon d'une action du moins d'une transformation et donc d'un mouvement. C'est en plus un verbe, selon des termes de Guillaume, qui porte

sa limite en soi<sup>13</sup>: un verbe qui risque donc d'être représenté comme simple fonction d'un but à atteindre, en l'occurrence du devenir homme d'un enfant.

En dépistant ainsi une confusion logique entre le sujet (l'enfant) et l'attribut (l'homme)<sup>14</sup>, Bergson entreprend une opération grammaticale inattendue: il met en avant le verbe dans sa forme nominale, infinitive. Le verbe utilisé ici par Bergson reflète la primauté du mouvement, de l'action, sur l'état statique. Or, ce qui se passe lorsque le mouvement, la transition est continue, c'est que le présent, tel qu'il était ponctué par le verbe dans sa forme personnelle «devient» et désignant un état, s'éclipse. Il n'y a pas plus de «moi» ou de «je» qui devient, ce n'est pas moi qui inaugure le devenir, mais j'y suis déjà plongé, il me précède et me porte en quelque sorte. Je suis *impliqué* dans l'image temporelle comportée dans le verbe «devenir». «Le sujet psychologique» de la phrase, d'après la terminologie de Léon Vygotski, est ici le devenir et non pas l'enfant<sup>15</sup>, son sujet grammatical.

<sup>13</sup> Guillaume distingue entre deux catégories de verbes: ceux qui indiquent une certaine limite, aboutissent donc à un résultat attendu et ceux qui n'ont pas de limite en soi, mais cette limite leur est imposée du dehors. Par exemple, le verbe «sortir» signale d'emblée sa limite: sa réalisation entraîne la fin de l'action, lorsqu'on quitte l'appartement, etc. Il s'agit de sa «limite de tension». Tandis que le verbe «marcher» est «susceptible en soi d'une continuation continue» (TV, p. 26).

<sup>14</sup> Comme l'a très bien montré Gilles Philippe à propos d'un autre texte de Bergson (Philippe G., 1998, p. 195 et p. 197-198), cette confusion, qui est due à la non-identité entre le lexème et le concept, entre le découpage pratique de la réalité et son sens logique, Bergson essaie de la dépasser en pratiquant une «glose métadiscursive». En mettant au jour ce clivage, Bergson s'efforce de restituer à la pensée philosophique la continuité de son mouvement, en ajustant constamment le niveau lexical du langage commun et le niveau logique du raisonnement philosophique.

<sup>15</sup> Rappelons-nous à ce sujet un exemple tiré de l'œuvre majeure de ce psychologue russe. Dans *Pensée et Langage* (1933), Vygotski pointe la non-coïncidence des structures grammaticales du langage avec des structures psychologiques, en se référant à une situation de la vie quotidienne. Ayant entendu quelque chose tomber dans une pièce voisine, on demande spontanément ce qui est tombé. Réponse: «La pendule est tombée». Or, dans cette phrase, ce n'est pas la pendule qui est le sujet véritable. La pendule est un sujet grammatical, tandis que le sujet psychologique est «ce qui est tombé» ou, comme l'on peut dire en russe, par le truchement du participe passé: «l'étant tombé, c'est la pendule» – phrase certes improbable du point de vue des règles grammaticales et syntaxiques courantes. Ce qui a été présumé dans la question et représenté intérieurement est la chose qui est tombée. Le langage, s'il n'était pas retenu par le carcan grammatical pétrifié, se moulerait, comme le dit Bergson, sur les choses mêmes. De manière analogue, dans le passage de Bergson, le devenir est le sujet sémantique, c'est-à-dire ce qui est présumé dans la proposition, et pas l'enfant, sujet grammatical par convention (cf. Vygotski L., 1985, p. 333). Dans ce contexte, ce serait, sans doute, intéressant, de situer le modèle psycholinguistique fourni par Guillaume par rapport à d'autres langues européennes, car

«La transition» dont parle Bergson renvoie à l'événement pur, au devenir en tant que sujet: «il y a devenir de l'enfant à l'homme». Dans l'infinitif comme *pur événement* les divisions grammaticales s'effacent, car le sujet autant que son objet sont pris dans le même tourbillon du devenir. Cet exemple ne renvoie donc pas seulement à une situation précise (devenir homme d'un enfant), mais se présente comme emblématique de la façon bergsonienne d'envisager la durée en tant que telle. La durée est d'abord «durer», un verbe en infinitif, «le» durer, pourrait-on dire. Pourtant, il ne s'agit jamais d'un infinitif substantivé abstrait, figurant en tant que concept, comme c'est le cas dans les substantivations de Heidegger<sup>16</sup>. C'est un devenir qui s'actualise à chaque fois sous une forme concrète, comme, dans notre exemple, celle de devenir personnel d'un enfant particulier et selon un processus de mûrissement qui lui serait propre. C'est pourquoi, comme dit Bergson, il y a une multiplicité de devenirs particuliers, dont chacun possède sa singularité propre, en fonction de l'aspect, du rythme et de la qualité de son déroulement, ainsi que des acteurs qui y participent. On peut donc imaginer autant de devenirs qu'il y a d'actions différentes:

Le devenir est infiniment varié. Celui qui va du jaune au vert ne ressemble pas à celui qui va du vert au bleu [...] Celui qui va de la fleur au fruit ne ressemble pas à celui qui va de la larve à la nymphe et de la nymphe à l'insecte parfait [...]. L'action de manger ou de boire ne ressemble pas à l'action de se battre. (EC, p. 303)

Il n'y a donc pas de devenir «en général», car chaque devenir contient virtuellement sa forme de réalisation toute particulière. Il est

le rôle de l'infinitif et sa charge sémantique n'est pas la même partout. Cela dépasserait évidemment notre propos.

<sup>16</sup> Il est évident que le français n'incline pas tellement à la substantivation, qui est, au contraire, plus naturelle à la langue allemande. Chez Heidegger le recours à la substantivation fait partie intégrante de sa doctrine philosophique et de sa façon de penser: «Das (Da)Sein», «Das Wohnen», «Das Denken», n'en sont que quelques occurrences (cf., par exemple, Fournier E., 2000). Mais faut-il rappeler que les intentions dirigeant le philosophe allemand et le philosophe français ne sont pas les mêmes? Chez Heidegger, il s'agit à chaque fois de substantialiser le verbe, de le poser en tant que l'Être, chaque action est rehaussée en une entité qui a un sens seulement en rapport direct avec l'Être. Chez Bergson il n'existe qu'une seule occurrence de substantivation, dans l'exemple cité. La substantivation du verbe participe ici à la démonstration philosophique visant à mettre à nu avant tout le côté dynamique, constructif de cette réalité qu'un verbe s'efforce d'exprimer. Devenir revêt, dans cet exemple, la forme d'un infinitif dont la fonction, telle qu'il devient possible de l'interpréter grâce à Guillaume, consiste à accueillir l'être en son sein, mais en tant qu'un Tout virtuel, avec sa puissance non encore réalisée.

virtuel, pas encore réalisé, et en même temps concret, vivant. Et Bergson de rajouter aussitôt:

L'artifice de notre perception, comme celui de notre intelligence, comme celui de notre langage, consiste à extraire de ces devenirs très variés la représentation unique du devenir en général, devenir indéterminé, simple abstraction qui par elle-même ne dit rien et à laquelle il est même rare que nous pensions. (EC, p. 303-304)

L'acte de durer, la durée bergsonienne, n'est pas un concept, ou, en tout cas, pas une abstraction. La sémantique subjective de la pensée doit primer sur les schémas représentationnels que fournit le langage quotidien. Autrement dit, si on devait imaginer une nouvelle forme de langage, basée sur la durée, ce genre de langage devrait répondre à l'efficacité même du temps qui est la durée, à son activité. Il doit être action par-dessus toute représentation<sup>17</sup>. Il n'est possible de sauvegarder l'immanence de cette action, ainsi que sa durée irréductible et unique, que dans la perspective de la forme nominale du verbe et de sa déclinaison éventuelle en aspects, dont toute la tension temporelle est concentrée dans l'infinitif. Cependant, dès que le verbe se personnalise dans le temps *in esse*, l'image temporelle qu'il portait en soi se décompose dans des vues extérieures sur son devenir: l'énoncé «il devient» n'exprime plus guère qu'un état d'une chose fixée par un regard quasi-extérieur.

Si l'on remplace le verbe à l'indicatif («il devient») par le verbe à l'infinitif «devenir», le devenir qui passait par *le moment présent* déterminé justement par le verbe «devient», se transforme en action pure dont la situation «virtuelle» selon la terminologie de Guillaume, le place avant et même au-delà toute répartition en époques: présent, futur, ou passé. Le devenir n'appartient donc, en fin de compte, ni à l'homme, ni à l'enfant. Aucun d'eux ne peut dire: c'est mon présent, mon présent sensori-moteur, comme le nomme Bergson dans *Matière et mémoire*<sup>18</sup>. C'est que,

<sup>17</sup> Cf. Bergson: «Pourquoi la réalité se déploie-t-elle? Comment n'est-elle pas déployée? À quoi sert le temps? (Je parle du temps réel, concret, et non pas de ce temps abstrait qui n'est qu'une quatrième dimension de l'espace) Tel fut jadis le point de départ de mes réflexions. Il y a quelque cinquante ans, j'étais fort attaché à la philosophie de Spencer. Je m'aperçus, un beau jour, que le temps n'y servait à rien, qu'il ne faisait rien. Or ce qui ne fait rien n'est rien. Pourtant, me disais-je, le temps est quelque chose. Donc il agit. Que peut-il bien faire? Le simple bon sens répondait: le temps est ce qui empêche que tout soit donné tout d'un coup. Il retarde, ou plutôt il est retardement [...]» (PM, p. 101-102).

<sup>18</sup> «Qu'est-ce, pour moi, que le moment présent? Le propre du temps est de s'écouler; le temps déjà écoulé est le passé, et nous appelons présent l'instant où il s'écoule.

de toute évidence, la conception bergsonienne du présent concret, fruit de la collaboration entre la perception et la mémoire, se voit déborder par la théorie événementielle de la durée, telle que Gilles Deleuze la développera dans sa *Logique de sens*. Bergson dévoile ici, peut-être malgré lui, l'opposition et la dynamique rivale entre les modes infinitif et indicatif du verbe. Le présent appartient à la chronologie des époques dans le temps réalisé qui tend à parvenir à son aboutissement. Le devenir n'est pas dans le présent, il le dépasse toujours, car il ne peut se réaliser sous aucune forme du temps *in esse*. En même temps le devenir ne passe que par le présent, mais non pas par ce présent fixé, comme il est exprimé dans des formes grammaticales, mais par un présent vivant qui oscille entre le passé et l'avenir. «Le devenir esquive le présent»<sup>19</sup>, dit Deleuze en reprenant le fameux passage de Platon dans *Parménide*, et pourtant il a besoin de l'instant présent, car c'est par lui qu'il devient, et se change.

On peut donc dire que la forme nominale du verbe dont parle Bergson dans le passage cité sert, exactement comme chez Guillaume, à mettre en relief l'aspect puissanciel, pas encore achevé du temps. Car seul le verbe en forme infinitive porte son image-temps en soi. Avec le temps puissanciel il ne s'agit pas tant d'exprimer le temps dans le

Mais il ne peut être question ici d'un instant mathématique. Sans doute il y a un présent idéal, purement conçu, limite indivisible qui séparerait le passé de l'avenir. Mais le présent réel, concret, vécu, celui dont je parle quand je parle de ma perception présente, celui-là occupe nécessairement une durée. Où est donc située cette durée? Est-ce en deçà, est-ce au delà du point mathématique que je détermine idéalement quand je pense à l'instant présent? Il est trop évident qu'elle est en deçà et au delà tout à la fois, et que ce que j'appelle "mon présent" empiète tout à la fois sur mon passé et sur mon avenir. Sur mon passé d'abord, car "le moment où je parle est déjà loin de moi"; sur mon avenir ensuite, car c'est sur l'avenir que ce moment est penché, c'est à l'avenir que je tends, et si je pouvais fixer cet indivisible présent, cet élément infinitésimal de la courbe du temps, c'est la direction de l'avenir qu'il montrerait. Il faut donc que l'état psychologique que j'appelle "mon présent" soit tout à la fois une perception du passé immédiat et une détermination de l'avenir immédiat. Or le passé immédiat, en tant que perçu, est, comme nous verrons, sensation, puisque toute sensation traduit une très longue succession d'ébranlements élémentaires; et l'avenir immédiat, en tant que se déterminant, est action ou mouvement. Mon présent est donc à la fois sensation et mouvement; et puisque mon présent forme un tout indivisé, ce mouvement doit tenir à cette sensation, la prolonger en action. D'où je conclus que mon présent consiste dans un système combiné de sensations et de mouvements. Mon présent est, par essence, sensori-moteur» (MM, p. 152-153).

<sup>19</sup> Cf.: «Nous avons vu comment Platon exprimait ce devenir, à la fin de la seconde hypothèse de *Parménide*: puissance d'esquiver le présent (car être présent, ce serait être, et non plus devenir). Et pourtant Platon ajoute qu'"esquiver le présent" c'est ce que le devenir ne peut pas (car il devient maintenant, et ne peut pas sauter par-dessus le "maintenant")» (Deleuze G., 1969, p. 192).

langage, que de retrouver les points où le temps et le langage coïncident. L'infinitif marque la naissance conjointe du langage et du temps, la coïncidence originaire entre les deux, et donc se situe au plus près du sens des choses. L'intimité du lien entre Bergson et Guillaume à ce niveau est d'ailleurs confirmé par le fait que Henri Maldiney a pu évoquer, bien qu'indirectement, et sans s'y pencher davantage, le rapport profond entre la durée bergsonienne et le verbe dans sa forme nominale chez Guillaume. «Dans "le *verbum infinitum*" qui comprend les formes quasi-nominales de l'infinitif et du participe, [...] la temporalité est immanente à l'état de chose ou à l'allure du procès exprimés par le verbe: elle est aspect» (Maldiney H., 1975, p. 19). Tant que la marque de la personne est absente, le verbe n'est pas associé à un agent ou à un sujet, n'a pas de déterminant, et adhère donc entièrement à ce qui se fait, selon les degrés de tension exprimés par l'aspect. L'aspect se présente comme une tension de durée, au sens de Bergson ou des Stoïciens, précise Maldiney. En s'actualisant dans le langage ensuite, le verbe et le temps (en tant que durée ou changement pur) commencent à diverger, et l'écart se creuse progressivement entre eux. C'est ainsi que se produit le décalage sémantique que Bergson ne cesse de signaler.

On peut imaginer un langage dont les structures grammaticales reflèteraient parfaitement le plan psychologique de l'intention subjective: ce qui est pensé ou supposé trouverait alors son expression idéale dans ce qui est dit. Sur le plan métaphysique, où se situe la pensée de Bergson, la durée en tant que verbe substantivé ou en forme infinitive, remplacerait toutes les propositions désignant des états par des propositions désignant des changements et des transformations qualitatifs. En cela consiste la pensée en durée, revendiquée par Bergson, dans ses implications linguistiques.

Dans la démarche de la chronogenèse, il s'agit pour Guillaume de suivre la construction de l'image-temps, de la pensée du temps dans son devenir. Bergson s'efforce de cerner la durée comme un événement dans le temps en y introduisant une nouvelle dimension, alternative au temps spatialisé de notre quotidien et de notre langage. Ces deux projets se présentent en miroir: pour Bergson, la pensée se constitue dans le temps, pour Guillaume c'est le temps qui se constitue par la pensée. L'un se penche sur le vécu temporel, l'autre sur sa représentation, mais une représentation dont il dépiste les racines dans le temps lui-même. Guillaume part du langage pour retrouver le temps, Bergson, au contraire, pose d'abord le caractère temporel de la réalité et ne trouve qu'ensuite le problème du langage. Mais c'est bien à travers la pensée de Guillaume que

l'on pourra se représenter la durée bergsonienne de la façon la plus fidèle, car sa conception du temps linguistique permet d'objectiver la durée, sans pour autant sortir du temps dans lequel la pensée elle-même continue à se mouvoir.

Concluons avec une phrase de Bergson, tirée de «L'intuition philosophique» (1911): l'esprit qui se replace ainsi dans la durée «saisira un seul et même changement qui va toujours s'allongeant, comme dans une mélodie où tout est devenir mais où le devenir, étant substantiel, n'a pas besoin de support» (PM, p. 140-141). Le devenir bergsonien, la durée, ne supporte pas d'attribut, ni n'a besoin de sujet, car elle est elle-même le sujet suprême et souverain de son propre devenir.

Université de Genève  
UniBastions  
5, rue De-Candolle  
CH – 1205 Genève  
Tél.: (+41)078-737-49-35  
podoroga.ioulia@gmail.com

Ioulia PODOROGA

#### BIBLIOGRAPHIE

- BERGSON, Henri (1889). *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Quadrige), première édition critique de Bergson sous la direction de Frédéric WORMS (2007).
- (1896). *Matière et mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Quadrige), première édition critique de Bergson sous la direction de Frédéric WORMS (2008).
- (1907). *L'évolution créatrice*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Quadrige), première édition critique de Bergson sous la direction de Frédéric WORMS (2007).
- (1934). *La pensée et le mouvant*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Quadrige), première édition critique de Bergson sous la direction de Frédéric WORMS (2009).
- CURAT, Hervé (1999). *Les déterminants dans la référence nominale et les conditions de leur absence*, Genève, Paris, Librairie Groz.
- DELEUZE, Gilles (1969). *Logique du sens*, Paris, Éd. de Minuit.
- FOURNIER, Emmanuel (2000). *L'infinif des pensées, comprenant les Carnets d'Ouessant*, Paris, Éditions de l'Éclat.
- GUILLAUME, Gustave (1973). *Langage et sciences de langage*, Paris, Nizet, Laval, Presses Universitaires de Québec.
- (1965). *Temps et verbe* (1929) suivi de *L'architectonique du temps dans les langues classiques* (1945), Paris, Champion.

- Henri Bergson: esprit et langage* (2001). Édité par Claudia STANCATI, Donata CHIRICÒ, Federica VERCILLO, Liège, Mardaga (coll. Philosophie et langage).
- MALDINEY, Henri (1975). *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Lausanne, L'Âge d'homme (coll. Amers).
- ORTIGUES, Edmond (1962). *Le discours et le symbole*, Paris, Éditions Aubier-Montaigne.
- PHILIPPE, Gilles (1998). «Théorie du lexique et pratiques d'écriture: les gloses métadiscursives dans "Le possible et le réel"», *Lire Bergson: «Le possible et le réel»*, édité par Frédéric COSSUTTA, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Librairie du Collège international de philosophie), p. 183-200.
- VYGOTSKI, Léon (1934). *Pensée et langage*, traduit par Françoise SÈVE, Paris, Éditions Messidor/Sciences sociales (1985).

RÉSUMÉ – Existe-t-il un langage de la durée? Un langage dont la structure même, jusqu'à dans sa charpente grammaticale, pourrait répondre à l'exigence de penser en durée? Bien qu'à cette question, Henri Bergson réponde «non» et sépare ainsi nettement le langage de la pensée (en durée, comme il se doit selon lui), il reste chez lui une hésitation. À partir de cette question, le but de cet article est de proposer une lecture de Bergson dans la perspective du système verbo-temporel de la langue tel qu'élaboré par Gustave Guillaume. La confrontation avec Guillaume permet de découvrir, par delà la mécanique visible du langage, la nature invisible de sa constitution et de sa modulation, en accord avec le développement de notre pensée en durée.

ABSTRACT – Is there a language of duration? A language, the very structure of which, down to its grammatical framework, could correspond to the requirement of thinking in duration? Although Henri Bergson replies «no» to this question and thus clearly separates the language of thought (in duration, as is proper in his view), there remains a hesitation. The aim of this article, which sets out from this question, is to propose a reading of Bergson from the perspective of the verbo-temporal system of language as elaborated by Gustave Guillaume. Confrontation with Guillaume makes it possible to discover, beyond the visible mechanism of language, the invisible nature of its constitution and its modulation in accordance with the development of our thought in duration (transl. J. Dudley).